

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Général (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

TROISIÈME PARTIE

XVI

QUELS FURENT LES COMMENCEMENTS DU SIÈGE DE
MONTAUBAN

Cette vue, peu rassurante pour les négociations que le conné-

A plusieurs reprises le duo de Rohan s'introduisit incognito dans la ville, soit pour exciter par sa présence le courage des habitants, soit pour surveiller les travaux de défense, et s'assurer que la ville était bien réellement en état de résister.

Cependant, l'excitation produite chez les protestants par les fautes que commettaient sans cesse les assiégeants, dans les com-



Il fit quelques pas, chancela, tourna sur lui-même et tomba comme une masse.

table voulait entamer, lui donna fort à réfléchir. Il reconnut qu'il n'avait plus rien à attendre, que par la force, de gens aussi résolus.

L'ordre fut donné, et les approches se firent de tous les côtés fort bravement.

Cependant, le connétable connaissant la faiblesse de la garnison, ne désespérait pas de s'emparer de la ville ; tout en se tenant à l'abri, crainte de malheur, il faisait, par ses généraux, pousser vigoureusement les travaux du siège.

Une porte de Montauban était restée libre ; cette porte était celle de Saint-Antonin.

mencements de l'investissement de la ville, s'était peu à peu calmée, et, comme une impulsion vigoureuse et mieux combinée avait été imprimée au mouvement de l'armée royale, cette confiance factive avait peu à peu fait place au découragement.

En effet, la garnison était très-faible, les vivres rares, les bouches inutiles, fort nombreuses ; ce n'était qu'avec des difficultés extrêmes qu'on parvenait de temps en temps à ravitailler la ville pour quelques jours.

Presque tous les convois étaient interceptés par les troupes du duo d'Angoulême, qui sans cesse battaient la campagne dans tous les sens. D'un autre côté, malgré les apparitions que le duo

de Rohan faisait au milieu d'eux, les habitants qui avaient mis tout leur espoir en lui et avaient fort peu de confiance dans le dévouement et les talents militaires des autres chefs de la religion redoutaient fort, si le siège se prolongeait et que la ville fût serrée de plus près que le duo de Rohan ne les abandonnât à eux-mêmes pour se fortifier, soit à Castres, soit à Nîmes, soit à Montpellier.

M. de Rohan, avec cette perspicacité extraordinaire dont il était doué, s'aperçut bientôt de ce qui se passait dans l'esprit des habitants. Il comprit combien il était important dans l'intérêt de la défense de ne pas laisser se propager de tels sentiments.

Comme toujours sa décision fut prompte. Il assembla à l'hôtel de ville les bourgeois notables de Montauban, exalta leur dévouement à la cause de la religion, essaya de leur prouver combien ils avaient tort de supposer qu'il les voulait abandonner, et il termina en leur disant qu'une telle pensée était si loin de son cœur qu'il voulait au contraire leur donner une preuve irrécusable de ses bonnes intentions à leur égard. Ainsi, puisqu'il était contraint de demeurer au dehors afin de préparer des secours, de lever des hommes et de fatiguer l'ennemi par des escarmouches continuelles, il voulait du moins que sa maison et sa famille vinsent, pour toute la durée du siège, s'établir dans la ville de Montauban, comme dans une citadelle inexpugnable et le plus ferme boulevard de la foi protestante.

Cette décision fut accueillie par les habitants avec des cris d'enthousiasme ; ils protestèrent tous de leur dévouement et assurèrent le duo que jamais la pensée ne leur-était venue qu'il songeât à les abandonner ; qu'ils se considéraient comme ses enfants ; que leur plus grand plaisir était de verser, jusqu'à la dernière goutte, leur sang pour le triomphe de la religion.

Mais M. de Rohan était depuis trop longtemps accoutumé aux protestations arrachées par un enthousiasme factice et causées par une émotion passagère ; il connaissait trop bien l'esprit versatile des foules pour se laisser tromper un instant par ces témoignages de dévouement.

Tout en feignant de les croire sincères et de les accepter comme tels, il persévéra dans sa résolution, et donna aussitôt les ordres nécessaires pour qu'un immense hôtel, situé sur la place même de la cathédrale et qui lui appartenait, fût immédiatement disposé pour recevoir des hôtes.

Puis, lorsque ses ordres eurent été exécutés, il quitta la ville en assurant les habitants que bientôt ils auraient de ses nouvelles.

Les travaux d'approche s'exécutaient avec une grande rapidité autour de la place. Le duo de Lesdiguières, secrètement encouragé par le roi, poussait les tranchées avec vigueur.

Il était d'autant plus important qu'il en fût ainsi, que le connétable de Luynes, malgré toute sa jactance et les airs de matamore qu'il affectait, n'approchait jamais de la ville à portée de canon.

Les « assiégés » eux-mêmes s'étaient aperçus de cette coura- disse ; si bien que, par dérision, ils avaient nommé « la Connétable » une colline du sommet de laquelle celui-ci regardait faire les attaques, et une petite élévation de terre couronnée de fortes murailles, à l'abri de leurs boulets : « le Plastron du connétable. »

Les lignes solidement établies par le maréchal de Lesdiguières, Bassompierre et le duc de Mayenne, commençaient à prendre une apparence formidable. Elles s'avançaient résolument vers la ville, qu'elles enserraient de plus en plus et qui bientôt se trouverait sinon complètement investie, mais du moins serrée de si près qu'il deviendrait fort difficile, sinon impossible, d'entrer dans la ville ou d'en sortir.

Du reste, le duo de Rohan était parfaitement au courant de tout ce qui se passait dans l'armée royale, non-seulement par ses espions, qui étaient nombreux, mais encore par les gens qui venaient sans cesse du camp à la ville ou allaient de la ville au camp.

C'est une des singularités les plus curieuses des guerres de cette époque que cette facilité de communication que s'accordaient les deux partis, pour traiter de la paix ou d'accommodements, tout en combattant à outrance et même avec la barbarie et la cruauté des plus mauvais jours du moyen-âge.

On pendait non-seulement les espions, mais encore les chefs rebelles faits prisonniers ; lorsqu'une ville avait été prise d'assaut, elle était livrée à toutes les horreurs dont peuvent se rendre coupables des soldats ivres et brutaux. La ville était livrée au pillage, souvent incendiée ; les habitants passés froidement au fil de l'épée ; ni l'âge ni le sexe préservaient les vaincus de la rage du vainqueur ; au milieu de ces atrocités, les négociations continuaient comme si de rien n'était avec les apparences les plus courtoises et les raffinements les plus recherchés de la politesse.

Le duo de Rohan comprit qu'il n'avait pas un instant à perdre pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu. En conséquence, pendant que M. de Boyer, un de ses aides de camp, ayant avec lui le comte du Luc et plusieurs autres chefs déterminés, exécutait une fausse attaque contre les campements du duo d'Angoulême, M. de Rohan réussit à faire entrer un nombreux convoi de vivres et de munitions dans la ville, en même temps que la duchesse y pénétrait, sous la protection d'une vingtaine de gentilshommes résolus, au nombre desquels se trouvaient MM. de Castelnaud et M. le comte Gaston de Léran.

Cette affaire avait été conduite avec tant de prudence et de rapidité que les chefs de l'armée n'apprirent le coup de main tenté sur la ville que lorsqu'il était trop tard pour l'empêcher et que le succès était assuré.

La duchesse Rohan n'était pas venue seule s'établir à Montauban. Elle menait avec elle nombreuse compagnie ; ses enfants étaient avec elle. Naturellement Blanche de Castelnaud l'avait suivie, ce qui consolait un peu le comte de Léran de se voir renfermé dans les murailles d'une ville au lieu de guerroyer joyeusement en pleine campagne.

La duchesse de Rohan, abandonnant Castres pour aller se fixer à Montauban, Jeanne du Luc était contrainte de la suivre.

En effet, la jeune femme se serait trouvée beaucoup trop isolée à Castres où elle ne connaissait personne, ce qui, au cas où l'armée royale viendrait à s'emparer de la ville, l'obligerait à se livrer ainsi sans défense aux mains de ses ennemis, perspective terrible dont la pensée seule la faisait frissonner d'horreur.

La comtesse n'hésita donc pas à quitter Castres et à suivre à Montauban madame de Rohan et sa jeune amie Blanche de Castelnaud.

Disons tout de suite que le duc, afin d'éviter tout commentaire fâcheux et de rassurer, s'il était possible, la jalousie du comte du Luc en éloignant la jeune femme de sa présence, avait insisté auprès de la duchesse afin qu'elle la décidât à l'accompagner, mission qui, ainsi qu'on l'a vu, n'avait été nullement difficile à remplir.

Seulement, comme il n'eût pas été convenable, malgré l'absence du duo de Rohan, que madame du Luc habitât son hôtel, une maison voisine avait été disposée pour la comtesse. Des portes avaient été ouvertes à l'intérieur et une communication établie, si bien que madame de Rohan et madame du Luc, tout en habi-

tant des maisons séparées, pouvaient, lorsqu'elles le voulaient, passer l'une chez l'autre.

Le duo avait poussé la courtoisie jusqu'à prendre congé de sa femme à la porte même de son hôtel, sans y entrer, puis il s'était rendu à l'hôtel-de-ville, et après une conférence assez longue avec les notables, il avait quitté la ville, n'emmenant avec lui que MM. de Castelnaud, et laissant à la duchesse, pour la protéger en cas de besoin, le comte de Léran et les quinze ou vingt lansquenets qui avaient formé l'escorte.

M^{me} la comtesse du Luc, aussitôt son arrivée à Castres, avait été rejointe par ses serviteurs, en première ligne desquels se trouvaient naturellement maître Robert Graindorge, son chapelain, et maître Restaut son majordome. Elle n'avait que deux femmes pour la servir : Fanchette Gripart qui avait voulu absolument l'accompagner, et Clairette, la jeune fille qu'elle avait élevée.

À Castres, maître Restaut avait, par les ordres de sa maîtresse, engagé trois ou quatre serviteurs de plus à son service.

Parmi ces hommes se trouvait un grand gaillard à l'air endormi et nonchalant, qui se faisait appeler du Taillis, et dans lequel, en l'examinant bien, on aurait facilement reconnu maître La Bruyère, le valet fripon du comte Jacques de Saint-Hyrem.

La Bruyère avait un respect profond pour sa personne ; il n'était pas du tout charmé de quitter Castres où il croyait n'avoir rien à redouter des canonnades et des arquebusades, pour venir s'enfermer dans Montauban où les balles et les boulets pleuvaient comme grêle ; il avait même été sur le point d'abandonner la partie, de renoncer au service de la comtesse et gagner au pied. Mais il avait été retenu par les suites fort sérieuses que pourrait avoir pour lui une semblable escapade. Pour des raisons particulières il redoutait extraordinairement Claude Aubryot ; la peur de voir le jeune homme se mettre après ses chausses avait seule pu le déterminer à faire contre fortune bon cœur et à venir à Montauban.

Cependant, le siège continuait et prenait des proportions formidables. La ville était fermée ; ce n'était qu'à grand-peine que les espions parvenaient à en sortir pour aller battre l'estrade en dehors.

L'attaque du faubourg de Ville-Bourbon avait été résolue en conseil. Pour le succès du siège, il était de la plus haute importance de s'emparer de ce faubourg qui était retranché d'une façon formidable, facilitait aux habitants de Montauban l'entrée de leurs vivres et leur permettait encore de communiquer avec le dehors.

Mais ce n'était pas chose facile que de s'emparer de Ville-Bourbon.

Sur les ordres de MM. les maréchaux des Lesdiguières et de Saint-Géran, qui commandaient tour à tour avec M. le duc de Chevreuse, le duc de Mayenne se mit en mesure d'emporter le faubourg d'assaut.

M. le duc de Mayenne était plein d'ardeur et de courage, mais il était assez ignorant des choses de la guerre, et manquait complètement de cette prudence et de ce coup d'œil que doit avoir un capitaine.

Après avoir, pendant deux jours consécutifs, canonné une demi-lune qui se trouvait au devant de la porte de Ville-Bourbon, sans avoir pris la précaution de faire bien reconnaître si la brèche était assez large et les défenses suffisamment abattues, jugeant, à cause du nombre considérable de boulets qu'ils avaient envoyés à l'ennemi, que cela devait être ainsi, il disposa tout pour donner l'assaut.

Bien que plusieurs officiers, plus expérimentés que leur général, eussent la certitude que cet assaut ne réussirait pas, cependant personne n'osa adresser à ce sujet la moindre observation à M. le duc de Mayenne.

Ceci tient essentiellement au caractère batailleur et vaniteux de notre nation.

Ces officiers, ayant reçu l'ordre de marcher, auraient considéré comme une honte de soulever quelque doute sur le succès de l'entreprise. Ils craignaient surtout de donner à penser qu'ils avaient peur, et bien qu'ils fussent certains qu'ils allaient, sans aucune chance de succès, risquer leur vie, tous s'apprêtèrent vivement et se mirent en devoir de bien faire.

Lorsque le signal de l'assaut fut arboré, les quarante-cinq pièces de canon qui avaient été divisées en neuf batteries contre la ville, commencèrent à tonner toutes à la fois.

Le maréchal de Lesdiguières fit diriger deux fausses attaques, l'une du côté de l'abbaye du Moustier, l'autre du côté du Connétable.

Au même instant, le marquis de Thémines se plaça résolument l'épée à la main à la tête des mousquetaires, et s'élança au pas de course hors des tranchées.

Les protestants avaient jeté des enfants perdus en avant de leurs retranchements.

Ceux-ci, en apercevant les mousquetaires firent une décharge générale et se replièrent rapidement sous la protection de la mousqueterie des redoutes de Ville-Bourbon.

— En avant ! en avant ! cria le marquis de Thémines, ne tirez pas ! à l'arme blanche !

— A l'arme blanche ! répétèrent les mousquetaires en se précipitant à sa suite.

Une nouvelle décharge éclata derrière les retranchements.

Un vent de mort passa sur la colonne d'assaut.

— En avant ! cria encore le marquis de Thémines en brandissant son épée au-dessus de sa tête.

Il fit quelques pas, chancela, tourna sur lui-même et tomba comme une masse.

Il était mort.

Quatre balles lui avaient traversé la poitrine.

En voyant tomber un chef qu'ils aimaient non-seulement à cause de sa bonté mais encore pour sa bravoure sans égale, les mousquetaires furent atterrés.

Ils s'arrêtèrent ; soudain, pris d'une terreur panique, sans même enlever le corps de leur général, ils tournèrent le dos, et se mirent à fuir dans la direction du camp.

— A moi la noblesse ! s'écria M. de Mayenne. Gentilshommes de France, reculez-vous devant ces marauds ?

Les protestants continuaient à faire un feu d'enfer.

Toutes les courtines avaient une ceinture d'éclairs qui les faisait rayonner ; on se serait cru dans une fournaise.

Les protestants, voyant l'hésitation des troupes royales, sifflait et accablaient de huées les mousquetaires en déroute.

Mais à l'appel de M. le duc de Mayenne, deux ou trois cents gentilshommes volontaires étaient descendus de cheval, et, les pistolets à la ceinture, l'épée à la main, ils s'étaient rangés en colonne serrée.

— A la demi-lune ! cria le duc de Mayenne ; cette fois nous entrerons : En avant ! gentilshommes, le roi nous regarde !

— Vivo le roi ! s'écrièrent les gentilshommes d'une seule voix.

Et ils s'élançèrent résolument en avant sans que rien pût arrêter ni même ralentir leur course.

Et cependant, chaque pas coûtait du sang. Leur route était semée de cadavres ; les assiégés redoublaient leurs efforts déjà immenses ; leur mousqueterie éclatait sans interruption.

La petite colonne se jeta résolument dans le fossé.

Là il y eut une mêlée terrible, corps à corps, à l'arme blanche, pied contre pied, poitrine contre poitrine. Mais enfin les protestants furent contraints de reculer ; les gentilshommes les poursuivirent l'épée dans les reins, couronnèrent la demi-lune, et, après avoir rejeté les réformés hors des retranchements, ils appliquèrent des échelles contre le bastion situé vis-à-vis, et, sous une grêle de balles, ils réussirent à s'en emparer.

Mais le généralo battait dans la ville. Le comte d'Orval et le duc de la Force avait deviné que des trois attaques simultanées la seule sérieuse était celle contre le faubourg de Ville-Bourbon, aussi ils accouraient à la tête de forces considérables.

La position des gentilshommes devenait critique. Ils se combattirent ; ils étaient partis trois cents, quatre-vingt dix-sept seulement restaient debout, tous plus ou moins blessés.

Le duc de Lesdiguières, s'était rendu en toute hâte devant Ville-Bourbon, reconnaissant l'échec de l'attaque combinée, ce que l'on ferait en pure perte tuer un nombre considérable d'hommes, il défendit à l'infanterie de sortir des retranchements, et il expédia M. le chevalier de Guise au duc de Mayenne pour lui donner l'ordre de revenir.

Le duc, en apprenant qu'il ne serait pas soutenu et reconnaissant maintenant combien son imprudence et son impétuosité avaient été grandes, se résigna, en frémissant de rage, à obéir à l'ordre qu'il recevait.

Les quatre-vingt-dix-sept gentilshommes commencèrent alors leur retraite. Ils abandonnèrent le bastion et la demi-lune, se formèrent en colonne serrée et, l'épée à la main, le drapeau flottant au vent, ils reprirent lentement et fièrement le chemin du camp.

Chacun dans l'armée royale, en les voyant venir si insoucieusement, tremblait pour ces braves gentilshommes qui risquaient si témérairement leur vie.

Mais le duc de la Force et le comte d'Orval, dont les troupes s'étaient de nouveau emparés des retranchements abandonnés par les royaux, défendirent à leurs soldats de faire feu, et, par une de ces inconséquences, que l'on ne trouve que dans les guerres de cette époque, ils mirent, ainsi que ceux qui les accompagnaient, le chapeau à la main, et tous à la fois ils poussèrent le cri de :

— Vive le roi !

N'était-il pas, en effet, étrange d'entendre les protestants qui combattaient à outrance contre leur souverain légitime et lui résistaient de toutes leurs forces, crier à s'époumonner : « Vive le roi ! » en saluant ses soldats qu'ils venaient de battre.

Quoi qu'il en fût, ce cri fut répété par les soldats placés dans les retranchements et par les gentilshommes ; ceux-ci s'arrêtèrent, firent volte-face, saluèrent leurs ennemis et brandissant leurs chapeaux crièrent :

— Vive le roi ! à deux reprises différentes.

L'assaut était terminé. L'honneur était sauf, ainsi que l'on disait alors.

Amis et ennemis s'étaient conduits avec la courtoisie la plus exquise et la plus alambiquée ; la bataille avait été belle. L'assaut n'avait pas réussi à la vérité, mais les gentilshommes volontaires avaient vengé l'honneur terni des mousquetaires et accompli un beau fait d'armes.

Donc tout était bien.

Il ne restait plus qu'à enlever les morts et les blessés.

Ils étaient nombreux de part et d'autre.

Mais les pertes les plus considérables avaient été éprouvées par l'armée royale.

M. le duc de Mayenne demanda une suspension d'armes de trois heures pour enlever les blessés et enterrer les morts.

Cette suspension d'armes fut gracieusement accordée par M. le comte d'Orval.

Alors, dès que le drapeau blanc eut été hissé sur les retranchements et sur les tranchées, royaux et protestants se mêlèrent.

Ils commencèrent à rire et à causer entre eux comme s'ils eussent été les meilleurs amis du monde.

Personne ne semblait avoir gardé le souvenir de la sanglante échauffourée précédente. N'eussent été les cadavres qu'on empilait dans de larges fosses et les blessés que l'on transportait soit au camp, soit dans la ville, nul ne se serait douté certainement qu'une lutte si acharnée avait eu lieu quelques minutes auparavant.

Lorsque la trêve expira, chacun reprit ses positions, et à peine les drapeaux blancs étaient-ils abattus que déjà les canons des assiégeants et ceux des assiégés recommencèrent à tonner avec fureur les uns contre les autres.

En somme, dans cette affaire, tout l'avantage était demeuré aux réformés.

L'armée royale avait un nouvel et sérieux échec à enregistrer.

Malheur, rapportent les mémoires du temps, qui chagrina fort M. le connétable de Luynes, et fut fort marri, bien que, ajoutent les chroniqueurs, il dût commencer à s'y habituer.

Le roi ne voulut pas, ce soir-là, consentir à recevoir la visite du connétable.

XVII

OU MAITRE DU TAILLIS, ALIAS LA BRUYÈRE, DEVIENT INTÉRESSANT.

Tandis que le siège était poussé avec vigueur, ainsi que nous l'avons dit, le duc de Rohan tenait la campagne, faisant des courses continuelles contre l'armée du duc d'Angoulême, inquiétant les assiégeants, et levant dans les Cévennes autant de monde qu'il le pouvait.

Le duc avait établi son quartier-général à Castres ; c'était sur cette ville que les recrues étaient dirigées, qu'on les enrégimentait et qu'on leur donnait l'instruction indispensable pour faire un bon service.

Un matin, au moment où M. le duc de Rohan montait à cheval pour aller en fourrageur reconnaître quelques détachements royaux, et essayer de surprendre un convoi qu'on lui avait annoncé, deux cavaliers se présentèrent à lui, conduisant au milieu d'eux un troisième individu qui, bien que n'étant pas enchaîné, paraissait être leur prisonnier.

— Ah ! dit le duc en l'apercevant, vous voici, capitaine Vatan, comment va monsieur le comte du Luc ?

— Monsieur le comte du Luc, monseigneur, va à merveille, c'est lui qui m'envoie vers vous ainsi que mon filleul Double-Épée pour vous amener ce drôle.

— Quel est cet homme ?

— Je ne saurais trop vous dire, monseigneur, comme vous le voyez, il a une face de traître. Cette nuit nous avons surpris par devant Saint-Antonin un nombreux convoi de vivres et de munitions que M. d'Angoulême dirigeait sur l'armée royale.

— Alors, dit gaiement le duc, ma course est finie pour aujourd'hui.

— Pourquoi donc cela, monseigneur ?

— Parce que j'allais sortir pour essayer d'enlever ce convoi que vous avez si lestement surpris. C'est affaire à vous, messeieurs, de faire si bien et si promptement les choses. Sang-Dieu ! vous adresserez mes remerciements sincères à M. le comte du Luc. Avez-vous perdu beaucoup de monde ?

— Deux ou trois hommes à peine, monseigneur, les royaux ont été pris à l'improviste et enveloppés avant même d'avoir le temps de se mettre en défense, si bien que la résistance leur a été pour ainsi dire impossible. C'est alors que nous avons aperçu cet individu courant à travers les pâtis en essayant de se dissimuler le plus possible. Nous nous préparions à l'accrocher belle-ment à un des arbres de la route, lorsqu'il s'est réclamé de vous, monseigneur, en soutenant comme un beau diable qu'il s'était échappé de Montauban et qu'il était porteur d'une lettre de messeieurs d'Orval et de La Force pour vous.

— Voilà une chose qu'il est important d'éclaircir.

— C'est ce que M. le comte du Luc a pensé, monseigneur ; seulement, ajouta-t-il en jettant un regard narquois sur l'espion, s'il nous a trompés, il n'aura fait que reculer pour mieux sauter. Il y a d'aussi beaux arbres ici que sur la route de Saint-Antonin.

— Suivez-moi, messeieurs, dit le duc, nous allons tout à l'heure tirer cette affaire à jour.

M. de Rohan rentra alors dans l'intérieur de son hôtel où, après avoir mis pied à terre, Vatan et Double-Épée le suivirent en conduisant l'espion au milieu d'eux.

Le duc les introduisit dans un cabinet particulier où il avait coutume de se retirer lorsqu'il voulait s'occuper d'affaires secrètes et importantes.

Le duc s'assit devant une table et, après avoir, pendant quelques instants, examiné attentivement la physionomie sournoise de l'inconnu, il lui ordonna d'approcher.

— Qui es-tu ? lui demanda-t-il,

— Monseigneur, répondit l'autre, je suis un honnête homme.

— Ne te hâte pas de protester de ton honnêteté, qui, rien qu'à voir ta mine chafouine, me semble plus que problématique, borne-toi, quant à présent, à répondre clairement et sans ambages aux questions que je me propose de t'adresser, sinon il pourrait t'en coûter cher.

— Parlez, monseigneur, je m'efforcerais de vous répondre de mon mieux.

— Qui es-tu ?

— Monseigneur, je suis un pauvre homme né en ce pays ; je me nomme Du Taillis ; Mme la comtesse du Luc a daigné, dans cette ville même où nous sommes, me prendre, il n'y a pas encore tout à fait deux mois, à son service.

— Comment se fait-il que tu te trouves ici et non à Montauban auprès de ta maîtresse ?

— Monseigneur, il y a trois jours, M. le comte d'Orval a demandé un homme résolu et connaissant bien le pays, pour le charger d'une lettre pour vous.

— Ainsi tu connais bien les chemins de ce pays ?

— Monseigneur, j'ai été élevé dans cette contrée que je n'ai jamais quittée.

— C'est bien, continue.

— Je me suis offert. M. le comte d'Orval m'a donné cinquante pistoles et m'a chargé de cette lettre — en disant cela, il la présenta au duc, qui la prit et la mit sur la table à côté d

lui, — en m'ordonnant de la remettre le plus promptement possible entre vos mains partout où vous seriez, ajoutant qu'il s'agissait d'intérêts de la plus haute gravité. J'ai quitté Montauban, il y a deux jours sur le soir ; au moment où j'ai été pris par l'honorable capitaine, je venais de traverser les avant-postes du convoi de M. d'Angoulême. J'ai vu des cavaliers courir après moi, naturellement je me suis sauvé. On a voulu me pendre : je me suis réclamé de vous, monseigneur, on m'a conduit en votre présence, et voilà ! Je n'ai pas autre chose à dire sinon que je suis un pauvre homme et que j'implore humblement votre protection.

— Si ce que tu m'as dit est vrai, tu n'as rien à redouter, dit le duc ; au contraire, tu auras droit à une récompense, et elle te sera donnée. Mais malheur à toi si tu essayes de nous tromper.

— Oh ! je m'en garderais bien, monseigneur.

— C'est bien, dit en souriant le duc ; mais, dans tous les cas, il est bon de prendre certaines précautions.

M. de Rohan donna un coup de siefflet.

Un officier parut.

— Mon cher de Malauze, lui dit-il, veuillez mettre cet homme en lieu sûr. Cependant, traitez-le bien, et donnez l'ordre qu'on ne lui refuse rien de ce qui pourra lui être nécessaire. Avez-vous compris ?

— Parfaitement, monseigneur. Vous pouvez être tranquille, nous le surveillerons de près.

— Suivez cet officier, dit le duc à Du Taillis ; bientôt vous aurez de mes nouvelles.

— Pourvu qu'elles soient bonnes, monseigneur ? dit effrontément le drôle.

— Cent pistoles ou pendu, selon que tu m'aurais trompé ou dit la vérité.

— Oh ! s'il en est ainsi, je suis bien tranquille, monseigneur. Les cent pistoles sont à moi.

Et il sortit en se frottant joyeusement les mains.

Le duc ouvrit alors la lettre qu'il lut à voix basse à deux reprises différentes.

Le capitaine Vatan remarqua que ses sourcils se froncèrent et que son front devint soucieux.

Le duc replia la lettre d'un air pensif, la serra dans un portefeuille fermant à clé et qu'il portait toujours sur lui, puis il se tourna vers le capitaine, et affectant le ton enjoué dont il avait usé précédemment :

— Je crois, capitaine, lui dit-il, que nous avons fait une bonne capture.

— En quel sens, monseigneur ? demanda l'aventurier ; est-ce que le drôle sera pendu ?

— Non pas, car tout ce qu'il nous a dit est vrai, et il ne nous a pas trompés d'un seul mot.

— Alors, monseigneur, vous êtes assuré de l'honnêteté de ce drôle ?

— Mon Dieu, oui !

— Eh bien, monseigneur, cela m'étonne, car il porte très-visiblement écrit sur la physionomie le mot : corde.

— J'avoue qu'il a une figure tant soit peu patibulaire, mais que voulez-vous, mon cher capitaine, pour faire ce métier ordinairement on ne prend pas de saints personnages qui sans doute s'en tireraient fort mal.

— Eh bien, monseigneur, puisque vous me permettez de parler, je vous avouerai humblement que je suis rempli de superstitions à cet égard. C'est plus fort que moi ; je m'y laisserai

toujours prendre, si extraordinaire que cela vous paraisse. Je vous déclare qu'un homme si honnête qu'il soit, possesseur d'une mine de coquin ne sera jamais mon ami. J'ai des principes arrêtés là-dessus. Tenez, monseigneur, je me rappelle un vieux Turo que je fus chargé de pendre après la prise de Prague. On accusait cet homme d'être un espion. Il avait la figure la plus honnête qu'on puis imaginer. Je ne voulais pas croire qu'il en fût un. Vous ne sauriez vous imaginer le chagrin que j'éprouvai à pendre cet homme, mais j'avais reçu des ordres et vous le savez, monseigneur, un soldat ne connaît que sa consigne. Je fis pendre le pauvre diable de Turo.

— Eh bien ! demanda le duc de Rohan, on reconnut après sa mort qu'il n'était pas coupable ?

— Au contraire, monseigneur, il fut prouvé qu'il l'était encore bien plus qu'on ne le supposait.

— Ah ! par exemple ! je ne m'attendais pas à celle-là, s'écria le duc en éclatant de rire. Je serais curieux de savoir la conséquence que vous tirez de votre histoire, capitaine ?

Une toute simple, monseigneur ; elle vous prouve qu'il faut que j'aie des principes bien arrêtés et que je sois réellement superstitieux pour persévérer dans mon opinion après une pareille aventure.

— De par Dieu ! capitaine, vous êtes le plus charmant compagnon que l'on puisse voir en même temps qu'un officier expérimenté et un habile partisan. Faites-moi le plaisir de demeurer à déjeuner avec nous, tandis que votre filleul, le brave Double-Épée ira à toutes brides prier M. le comte du Luc de vouloir bien assister au conseil qui aura lieu dans trois heures. Ce temps suffit pour qu'il soit ici, n'est-ce pas ?

— Oh ! parfaitement, monseigneur. Nous campons en ce moment à deux lieues et demie de Castres, tout au plus.

— Eh bien, allez, Double-Épée, mon ami, et faites diligence.

— Dans deux heures je serai de retour, monseigneur.

— Un mot encore, Double-Épée : puisque votre enseigne est si près d'ici, donnez l'ordre de ma part qu'elle vienne camper sous les murs même de la ville, peut-être en aurons-nous bientôt besoin.

— Eh ! eh ! monsieur le duc, demanda Vatan avec un sourire égrillard, est-ce que vous nous prépareriez quelque joyeuse surprise ?

— Peut-être, mon cher capitaine, répondit le duc d'un ton de bonne humeur.

Double-Épée prit congé et sortit.

Nous ne dirons rien du déjeuner que fit le capitaine Vatan en compagnie des officiers de M. le duc de Rohan ; le digne aventurier avait depuis longues années l'habitude des « repue franches » ; lorsque l'occasion s'offrait à lui de faire un bon repas, il jouait des mâchoires d'une façon merveilleuse et qui ne manquait pas de causer chaque fois un ébahissement général.

À l'heure dite tous les officiers furent convoqués à un grand conseil de guerre, sous la présidence de M. le duc de Rohan, ayant à sa droite M. le comte du Luc de Mauvers arrivé à Castres quelques instants auparavant, et à sa gauche M. de Malauze ; puis venaient MM. de Croissy, de Sainte-Romme, de Beaufort, de Boyer, Philippe et François de Castelnau, et enfin le capitaine Vatan et M. de Penavère, gouverneur de Saint-Antonin qui, depuis deux jours, se trouvait à Castres pour affaires particulières.

M. de Lectoures, frère de lait du duc de Rohan, faisait l'office de secrétaire.

— Messieurs, dit le duc de Rohan, je vais avoir l'honneur de vous donner communication d'une lettre que m'adressent de Montauban MM. le duc de La Force et le comte d'Orval, gouverneur de ladite ville, car c'est expressément sur les faits que contient cette lettre que roulera la discussion que nous allons avoir. Donc, veuillez écouter.

Le duc retira la lettre du portefeuille, la déplia et en commença ainsi qu'il suit la lecture :

« Son Altesse M. le prince duc Henri de Rohan, chef des protestants des Cévennes et du haut Languedoc, et seul commandant des armées de la religion.

« Mon féal cousin et ami,

« Nous avons eu de ce côté de grandes tranches : les troupes royales nous ont voulu assaillir à plusieurs reprises du côté de Piquecos, et surtout de celui de Ville-Bourbon. Ils mettent grand acharnement à s'emparer de ce faubourg qui, en effet, est la clef de la ville ; mais avec l'aide de Dieu, nous avons jusqu'à ce jour résisté vaillamment et reconduit les assaillants l'épée dans les reins jusque dans leurs retranchements. Ils ont perdu plusieurs seigneurs de marque, entre autres, M. le marquis de Thémines et M. le duc de Mayenne, qui a été tué d'un coup de boulet au moment où il faisait visiter les tranchées à M. de Guiso.

« En somme, je suis heureux de vous annoncer, mon cher cousin et ami, que jusqu'à présent nous n'avons pas perdu une seule de nos positions et que, malgré les jactances de M. le connétable, qui semble tout vouloir dévorer, tout en ayant grand soin de se tenir à l'abri des horions, les royaux n'ont pas gagné un pouce de terrain. La contagion s'est mise dans leur armée par l'infection de l'air, causé par la pourriture des cadavres que, le plus souvent, ils négligent d'enterrer et les soldats meurent comme mouches en septembre. Cependant, mon cher cousin et ami, je dois vous dire toute la vérité ; notre situation n'est pas bonne ; nous avons subi de si grosses pertes que la garnison, considérablement affaiblie, ne suffit plus qu'avec peine à garnir les rempart ; nous avons aussi grand'foison de malades ; les vivres commencent à nous manquer ainsi que les munitions qui deviennent rares ; les bourgeois qui, dans les premiers jours du siège, faisaient rage se découragent vite comme manants et poltrons qu'ils sont. Ils raisonnent des choses de la guerre et nous accusent de les vouloir tous perdre par notre entêtement.

« Or donc, dans l'état où sont les choses, si vous n'y pouvez remédier en nous envoyant un prompt et fort secours d'au moins huit ou dix enseignes de gens de pied, nous serons contraints, non pas à nous rendre, ce que ni M. le comte d'Orval, ni moi n'entendons faire, mais à nous jeter au milieu des retranchements royaux et à périr l'épée à la main, ce dont nous serions fort marris pour le peu de bénéfice qu'apporterait notre mort aux intérêts de la religion ; voyez, mon cher cousin et ami, ce qu'il vous convient de faire.

« Quelle que soit la décision que vous jugiez à propos de prendre, soyez assuré qu'en toutes circonstances je saurai me montrer digne de la confiance que vous m'avez témoignée.

« Signé : JACQUES NOMPAR DE GAUMONT DUC DE LA FORCE. »

Puis plus bas, continua le duc de Rohan, se trouve ceci :

« Monsieur le duc de Rohan,

« Cette ville de Montauban se trouve en grande tranche et désarroi ; la garnison est diminuée de plus de moitié : les vivres manquent et les bourgeois se mutinent. S'il ne nous arrive un

prompt et efficace secours, avant huit jours le dernier de nous sera mort ; mais que la volonté de Dieu et la vôtre, monsieur le duc, soient faites avant toute chose ; si le bien de la religion exige de nous ce sacrifice, nous l'accomplirons sans murmure et avec joie.

« Le dévoué serviteur de Votre Altesse, monsieur le duc de Rohan,

« Signé : COMTE D'ORVAL, gouverneur de cette tant malheureuse et piteuse ville de Montauban. »

Voici, messieurs, reprit le duc en repliant la lettre et la replaçant dans son portefeuille, ce que me font savoir nos amis ; ces nouvelles me sont arrivées ce matin même ; maintenant que pensez-vous que nous devons faire pour venir en aide à nos malheureux amis ? Je vous ai réunis en ce présent conseil de guerre afin de connaître votre opinion et de discuter avec vous des mesures qu'il nous convient de prendre.

— Monsieur le duc, répondit le comte du Luc, la situation est des plus graves. C'est à vous qui êtes notre chef, et dont les talents militaires et la grande expérience ne sauraient être mis en doute, à nous dire ce qu'il faut faire. Quels que soient les ordres que vous nous donnerez, nous les exécuterons avec tout le dévouement dont nous sommes capables.

— Je vous remercie, monsieur le comte, des éloges que vous m'adressez, mais avant de vous faire connaître quelles sont mes intentions, je désire savoir d'abord de quelle façon vous envisagez les faits qui se passent et l'importance qu'ils peuvent avoir sur les suites de la guerre. Veuillez donc, je vous prie, me dire ce que vous pensez de tout ceci.

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur le duc, je vous donnerai donc mon avis franchement et loyalement. Je crois sincèrement que notre honneur de soldats et notre devoir d'hommes politiques chargés des intérêts de la religion, exigent impérieusement que nous fassions tous nos efforts pour venir en aide à nos coreligionnaires et conserver, quoi qu'il puisse nous en coûter, la ville de Montauban. Sans parler ici des sentiments d'honneur et de loyauté qui peuvent nous engager à ne pas abandonner nos amis, les intérêts de la religion exigent impérieusement que nous ne laissions pas le roi pénétrer dans cette ville, qui est pour nous la seule barrière que nous puissions élever contre les injustes prétentions du gouvernement et les insultes continuelles qu'il nous fait subir.

En effet, qu'arriverait-il, monsieur le duc, si nous avions le malheur de perdre cette place, la plus forte de toutes celles que nous possédons encore ? Sa chute entraînerait infailliblement celle de Montpellier, de Nîmes et des quelques autres villes que nous possédons encore. La religion subirait un échec dont il lui serait à l'avenir impossible de se relever ; elle serait à jamais perdue en France. Voilà, monsieur le duc, quel est mon avis sincère.

M. de Rohan remercia le comte avec un gracieux sourire, puis se tournant vers M. de Malauze :

— Et vous, monsieur, quel est votre avis ? lui demanda-t-il.

— Monsieur le duc, répondit M. de Malauze, je suis un soldat et non un orateur. Cependant, tout ce que vient de dire M. le comte du Luc de Mauvers me semble fort bien dit, je ne saurais trouver des meilleures raisons que les siennes ; je me range à son avis.

— Et vous, monsieur de Boyer ?

— Tel est aussi mon avis, monsieur le duc.

M. de Beaufort se leva alors, et saluant poliment le duc de Rohan :

— Permettez-moi, monsieur le duc, dit-il, de vous faire respectueusement observer que c'est perdre un temps précieux que prendre la peine de nous interroger. Nous partageons tous sans exception l'opinion si clairement et si noblement émise par notre ami et coreligionnaire M. le comte du Luc de Mauvers.

Tous les autres officiers inclinèrent affirmativement la tête du côté du duc de Rohan.

— Puisqu'il en est ainsi, messieurs, dit le duc avec un charmant sourire, la discussion ne saurait être longue, car moi aussi je partage complètement l'avis de monsieur le comte. Il y a donc unanimité dans le Conseil ; il ne nous reste plus maintenant qu'à aviser aux moyens les plus prompts pour faire entrer dans la ville le secours que nous demandent nos amis et la force que doit avoir ce secours. C'est donc de cela que nous allons nous occuper présentement.

— Quant à la force que doit avoir le secours, dit Olivier, vous seul, monsieur le duc, pouvez savoir de combien d'hommes il vous est permis de disposer, car ce secours doit avant tout être important et amener, si cela est possible, des résultats décisifs.

— En effet, dit le duc, le siège ne saurait plus longtemps durer ; l'hiver arrive à grands pas ; il faut que nous ayons contraint, avant qu'il n'éclate, les troupes royales à regagner leurs quartiers. Les forces dont il m'est permis de disposer ne sont pas très-grandes, à la vérité, mais je les crois suffisantes pour le but que nous nous proposons ; le secours se composera de onze enseignes de gens de pied, c'est-à-dire environ onze cents hommes sous les ordres immédiats de M. de Beaufort, ayant comme lieutenant M. le comte du Luc de Mauvers.

— Merci, monsieur, répondit le comte ; vous ne pouviez me faire une faveur que j'ambitionnasse davantage.

— Nous attendons vos instructions, monsieur le duc, ajouta M. de Beaufort.

— Les troupes se réuniront ici ; elles se dirigeront sur Saint-Antonin, où, après s'être ravitaillées, elles pousseront résolument en avant pour se jeter dans Montauban ; mais deux routes existent pour aller de Saint-Antonin à Montauban. La première passe à travers la forêt de Grésine, et, bien qu'étant un peu plus longue que la seconde, elle est cependant de beaucoup préférable pour l'infanterie à cause des abris et des embuscades qu'elle peut lui fournir. L'autre route est découverte, plus directe, à la vérité, mais toujours en plaine.

— Si vous me le permettez, monsieur le duc, je prendrai cette seconde route, par cela même qu'elle est la plus dangereuse. Si les troupes royales ont connaissance du secours que nous voulons jeter dans Montauban, il est évident qu'ils s'embusqueront dans la forêt de Grésine pour nous y surprendre, ne nous supposant pas, assez fous pour tenter une surprise en marchant à découvert et par la voie la plus dangereuse.

— Vous agirez comme il vous plaira, mon cher de Beaufort ; vous êtes un vieux soldat et vous avez l'expérience des coups de main ; il faut avant tout arriver promptement ; pourvu que la moitié des troupes que vous commandez entre dans la ville, cela sera suffisant. Sur ce, messieurs, maintenant que tout est bien convenu, il ne nous reste plus qu'à mettre notre confiance en Dieu, qui nous voit et qui nous juge, et agir en gens de cœur. Je me charge d'informer au plus vite M. de La Force et d'Orval des secours que je leur envoie.

Le conseil se sépara alors, et chacun se rendit dans ses quartiers pour préparer l'expédition.

Le soir même, l'estimable Du Taillis partit pour Montauban avec la réponse du duc de Rohan et un sauf-conduit.

L'ancien valet de M. Jacques de Saint-Hyrem n'avait point monté en prétendant qu'il possédait une connaissance parfaite du pays. Il en donna la preuve, d'abord en volant un cheval, sur lequel il prit à toute bride la route de Saint-Antoine.

Mais probablement il n'avait pas l'intention d'aller jusqu'à cette ville ou peut-être voulait-il prendre un chemin détourné, car, à deux portées de fusil à peine de Castros, il fit un brusque crochet à droite, s'engagea dans un étroit sentier et s'enfonça sous bois.

Après avoir galoppé pendant un quart-d'heure environ sans ralentir sa course, il aperçut sur un brûlis une hutte de charbonnier presque en ruine.

Il s'arrêta alors, et donna un coup de sifflet strident ; un coup de sifflet semblable lui répondit et presque aussitôt la silhouette svelte et élégante de Claude Aubryot s'encadra dans la porte de la hutte.

— Eh bien ? lui demanda le page sans même lui laisser le temps de mettre le pied à terre.

— J'ai une lettre et je retourne à Montauban, répondit-il d'une voix haletante.

— De qui est cette lettre ?

— De M. le duc de Rohan lui-même et adressée à M. de La Force ; il paraît qu'elle est fort importante, car M. le duc me l'a recommandée.

— Très-bien ! donne ?

— Hum ! fit-il en portant instinctivement la main à son cou, je sens la corde ?

— Tu la sentiras bien plus si tu ne m'obéis.

— Mais cependant ?

— Donne donc, imbécile, tu as tout avantage à m'obéir ; d'abord je te donnerai dix pistoles et ensuite je te rendrai la lettre dans quelques minutes en aussi bon état que tu me l'auras remise.

— Oh ! s'il en est ainsi ? mais c'est bien par dévouement, allez !

— Allons ! donne.

— Vous m'avez promis dix pistoles, fit-il avec une dernière hésitation.

— Les voilà, drôle ! reprit le page en haussant les épaules avec mépris ; reste ici et veille.

Le page s'empara de la lettre et rentra vivement dans l'intérieur de la hutte.

Son absence ne fut pas longue, au bout d'un quart d'heure à peine il reparut, il tenait la lettre à la main.

— Tiens, voilà ta lettre, dit-il, tu m'as volé ; elle ne valait pas dix pistoles ; elle ne signifie rien.

— Oh ! quant à cela, ce n'est pas ma faute, je ne suis pas dedans. Puis-je t'y partir, à présent, madame, mon cher ami Claude Aubryot ?

— Non, attends, nous partirons ensemble.

— Bah ! et votre maître ?... Vous le laissez donc comme cela ?

— Il m'a confié une mission qui doit me retenir trois jours loin de lui.

— Ah ! vous m'en direz tant !

— D'ailleurs, ma compagnie te sera utile, je t'aiderai à franchir les lignes de l'armée royale où, sans moi, tu risquerais fort d'être pendu, tu profiteras de mon sauf-conduit.

— Ah ! pour ça, ce n'est pas de refus.

— Connais-tu un chemin qui puisse d'ici nous conduire directement à Montauban ?

— Vous êtes pressé, hein ?

— Beaucoup.

— Eh bien ! n'ayez peur, si votre cheval est bon et si vous vous sentez assez solide pour faire une longue traite sans débrider, demain soir nous serons rendus. D'autant plus que je sais où trouver des chevaux de rechange. Ainsi, ne craignez pas d'écrêter le vôtre.

— C'est convenu, en route !

Le page amena son cheval qu'il avait caoché dans un fourré, se mit en selle, et les deux hommes partirent ventre à terre.

Du Taillis ou La Bruyère, ainsi qu'il plaira au lecteur de le nommer, n'avait pas menti.

Le lendemain, un peu après le coucher du soleil, les deux cavaliers atteignirent les lignes royales.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

UN ÉCHAPPÉ DE LA BASTILLE OU EXILÉ L'EMPOISONNEUR, tel est le titre d'un nouveau roman que nous allons commencer à publier dans notre prochain numéro. Disons de suite qu'il sort d'une des meilleures plumes de France, et que les lecteurs du FEUILLETON ILLUSTRE, en auront la primeur, le livre n'ayant fait son apparition que depuis quelques jours. Les propriétaires du FEUILLETON n'ont épargné aucun sacrifice afin de récompenser le zèle de ceux qui ont bien voulu encourager notre publication. Dans L'EXILÉ L'EMPOISONNEUR l'intrigue est palpitante d'intérêt, du commencement à la fin ; on y rencontre à chaque instant des situations émouvantes et l'intérêt se soutient sans interruption.

INFORMATIONS

Nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. A ceux qui désireraient prendre un abonnement d'une année, nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1er Janvier dernier. L'abonnement n'est que d'une piastre, payable soit par mandat-poste ou en timbres (autant que possible) de un cent et d'un 1/2 cent.

Dans quelques semaines nous commencerons la publication d'un autre ouvrage, inutile d'ajouter qu'il sera très-intéressant.

AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédierons un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs. De plus MM. les Maîtres de Poste pourront retenir la commission accordée aux agents, lorsqu'ils nous enverront le montant de ces souscriptions.

LES ÉDITEURS.

" LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & OIE,

Boite 1880, B. de P. Montréal.

4, Rue St-Jacques